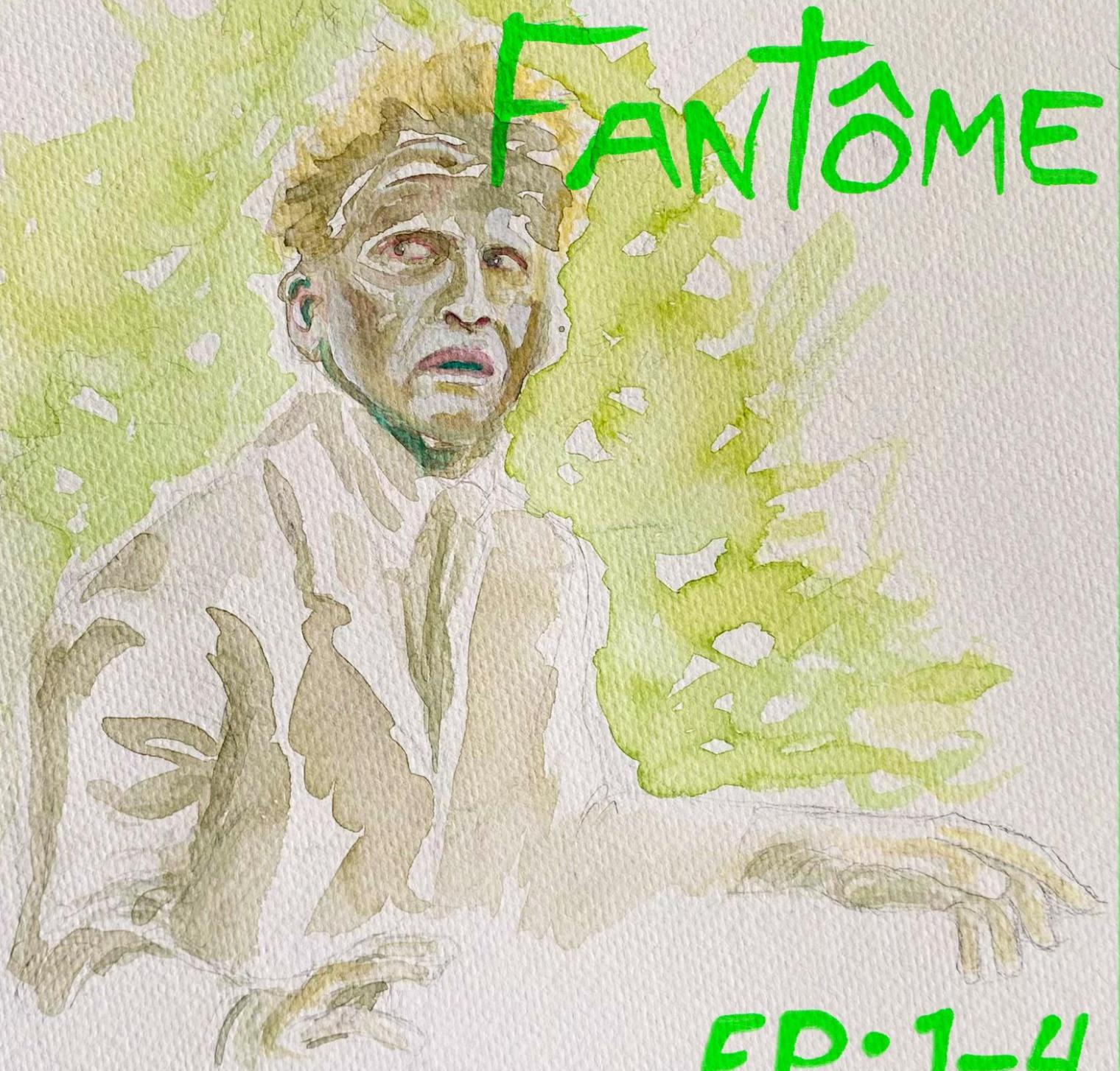


LE FLEUVE

FANTÔME



EP: 1-4

LE FLEUVE FANTÔME

JUAN MUNOZ

– Les hommes d’ailleurs doivent faire attention à la *manigua*, je me suis fait avertir lors de ma première conversation à la gare d’autobus de Florencia.

Je n’avais pas entendu quelque chose de ce genre. Je ne me souvenais pas si, dans ma région natale, les gens des rivières et des forêts utilisaient aussi cette expression. Pourtant, moi en tant qu’hydrologue, ayant navigué tant de fleuves et connu tant de bars portuaires, j’aurais dû savoir ce que cet avertissement voulait dire.

– C’est l’ensorcellement de la forêt qui avale les étrangers, quelqu’un m’a expliqué d’un discours pompeux.

– Si vous tombez ici, vous ne vous en sortirez plus jamais, mon ami, un autre d’ajouter.

Je suis resté en silence, puis j’ai continué à marcher sur le quai.

– Patron, vous allez où ?

– Villa Granate, j’ai répondu.

La tête du chauffeur m’a fait comprendre que ce voyage n’était pas possible.

– Patron, tout d’abord, vous devez savoir qu’aucune voiture n’y va directement. Il faudrait faire plusieurs arrêts, puis prendre plusieurs moyens de transport... une pirogue motorisée sur le fleuve Caquetá, les mulets escortés par des chiens « chasse le jaguar » dans le sentier de Solano...

— Je m’attendais à cela. Pas de problème. Je vais tout endurer... J'ai l'habitude de travailler sur le terrain.

— Mais il y a une autre chose, m'a-t-il dit cet homme, dans sa mi-quarantaine, la peau brune et luisante, le visage anguleux et les épaules carrées.

— C’est quoi ?

— Aujourd’hui, il y a une interdiction de circulation sur la route à une trentaine de kilomètres d’ici. On ne peut pas aller au-delà des alentours de Florencia.

— Interdiction ? Pourquoi ?

— La guérilla. On dit que cela va prendre encore deux semaines. On sera alors à Noël... pour être honnête, patron, je vous dirai que cela ne sera possible que l'année prochaine.

J’ai voulu exprimer mon mécontentement. Tout à coup, mon dos a reçu l’impact des trois jours de voyage en autobus depuis le Nord, dans les Caraïbes, jusqu’à cette ville adossée contre la partie sud de la cordillère qui s’ouvrait vers l’infini de la plaine amazonienne.

— Au cours de ces deux semaines, comment puis-je savoir quand il y aura une permission ?

— Il faut venir ici et demander... peut-être vous aurez de la chance.

— Qu’y a-t-il à faire ici en attendant ?

— Oh... Patron, vous êtes dans le meilleur endroit sur la Terre ! Si vous aimez la fête, on peut vous suggérer des endroits, de belles filles pour vous faire changer cette mine... Le diable se pavane à Florencia avec une diablesse sous chacun de ses bras...

À ce moment-là, j'ai cru qu'il s'agissait d'une autre des histoires fantastiques que racontent les gens de ces endroits éloignés de la vie rationnelle de grandes villes.

L'homme a changé le ton de sa voix et a cessé de me regarder dans les yeux.

— Il y a aussi de la bonne poudre que vous pouvez sniffer sans souci dans une taverne ou dans la commodité d'une chambre... en compagnie ou tout seul.

Je n'ai pu que sourire et lui ai remercié pour tous ces renseignements.

Sans me laisser décourager par la tournure des événements, j'ai pris alors un taxi et ai demandé à son chauffeur de m'amener à un hôtel décent où je pourrais faire une sieste réparatrice.

Épisode 2. Le 1er décembre 1993, l'après-midi

Hôtel La Manigua. Voilà une drôle de coïncidence. La situation du barrage imposé par la guérilla avait retenu à Florencia tant de commis voyageurs venus de la Colombie et de l'étranger que les chambres vacantes étaient devenues une rareté. J'ai dû parcourir la ville, poireauter dans plusieurs halls d'hôtel aux allures accueillantes, Le Caquetá Royal, Le Tour de l'Amazonie, Le Sommet du Chairá, La Plaza des Andaquíes, pour me retrouver dans un bâtiment étroit et sombre, sans aucun système de ventilation. Je suis un homme du littoral, habitué à la chaleur la longueur de l'année. Mais là-bas, dans la Costa, la mer apporte toujours une brise qui soulage et revitalise. Par contre, l'humidité d'ici marine les corps et les choses, la peau des gens et les feuilles des livres jaunissent en quelques heures, l'asphalte

rôtit à 14h, les toits de zinc des bidonvilles qui s'accrochent à la cordillère amplifient la lumière solaire.

Dans la chambre, j'ai défait les valises. J'ai déployé les cartes du réseau fluvial de Caquetá sur une table près de la fenêtre. Je m'y suis penché pour voir dehors. L'après-midi avançait sur les trottoirs et les magasins bourrés de clients et d'argent, le tourbillon de scooters et des chevaux traînant des charrettes, la cacophonie des baffles.

J'avais aussi un petit dictionnaire. J'ai cherché le mot *manigua*, mais je ne l'ai pas trouvé. J'ai eu envie d'appeler ma mère, Doña Randa de Saad, une dame solitaire échouée à Barranquilla qui rêve encore de la Méditerranée et des cèdres dans les monts enneigés du Liban. Errante à travers la longueur d'une maison pleine de couloirs et de couleurs, de plantes fanées et de cages à oiseaux, elle cherche encore mon père et ma sœur, tous les deux décédés. Il n'y a que moi, le fils écervelé qui a décidé d'étudier les eaux des endroits les plus dangereux du monde, qui l'abandonne. Seulement ses fantômes lui tiennent compagnie. Elle murmure des choses en arabe tandis que le soleil des Caraïbes se pose sur le papillon rose qui a toujours tatoué son visage.

Je suis descendu à la réception. On entendait la distorsion d'un tango à la radio.

— Tout est à votre goût, Monsieur Saad ? m'a demandé un grand maigre aux cheveux gris et longs qui était assis derrière la petite table qui servait de comptoir, une pipe entre les lèvres et un crayon entre les doigts.

Il ne s'agissait pas du réceptionniste qui avait enregistré mon arrivée. Cela m'a surpris qu'il sache mon nom.

— Puis-je faire un appel téléphonique à Barranquilla?

– Essayez. Peut-être vous aurez la chance, a-t-il répondu en me passant un appareil cubique couleur beige.

J’ai saisi le combiné. Lorsque mon doigt faisait tourner le disque pour composer l’indicatif de la ville et le numéro de ma mère, mes yeux se sont posés sur les volumes d’un dictionnaire encyclopédique qui étaient derrière le réceptionniste. La ligne prenait du temps pour émettre un bip. Chaque bip devait parcourir des kilomètres et des kilomètres de la géographie accidentée de ce pays. Est-ce que le téléphone sonnait chez ma mère ? Est-ce que ma mère faisait sa sieste ou était-elle sortie s’asseoir sur le banc de la petite place qu’elle aime autant ? Plus d’une minute s’était écoulée. Puis, les bips sont devenus constants et abrupts. L’appel avait échoué.

– Réessayez plus tard, le réceptionniste a suggéré, sans me regarder. Il s’attaquait aux mots croisés du journal.

– Vous aimez les mots ? je lui ai demandé.

– À cette heure-ci, il n’y a rien de bon à la radio. J’aime mieux les nouvelles du championnat de foot. Il me faudra attendre à 6h pour ça. Bon, une demi-heure de plus, en fait.

– Est-ce que je peux vous emprunter l’un des volumes de l’encyclopédie ?

L’homme a arrêté d’écrire et a levé le regard vers moi.

– Oui, bien sûr, a-t-il prononcé d’une voix hébétée. Lequel vous voulez ?

– La lettre M.

– Ah ! Vous cherchez aussi la signification du mot *manigua*, pas vrai ? il a marmonné.

J'ai acquiescé en haussant les épaules. Je lui ai raconté rapidement ce que l'on m'avait dit à la gare. Je lui ai avoué que je trouvais tout ça bizarre : me retrouver dans un hôtel portant ce nom.

— Voilà déjà le livre ouvert à la page, m'a-t-il montré sans avoir l'air l'intéressé par ce que je venais de dire. Lisez.

J'ai commencé à scruter la colonne où se trouvaient les définitions. *Manigua*, emprunt du castillan aux taïnos, une ethnie autochtone des Antilles ayant été presque exterminée durant la colonisation européenne. La première acception du mot : une sorte de chaos qui règne en abondance —il suffisait de voir la rue pour le constater. Le désordre, l'embarras, le gâchis, le cafouillage, la confusion, le bazar, le bordel. Une auberge espagnole, un Francophone aurait pu dire à la blague. Deuxième acception : les fourrés, la végétation tropicale indomptable. Troisième acception, une signification propre à l'espagnol du Nicaragua : zone marécageuse couverte des fourrés. Quatrième acception, en espagnol de la Colombie : forêt tropicale marécageuse couverte des fourrés, une zone impénétrable et chaotique, en abondance.

— Il manque beaucoup de définitions de ce mot, le réceptionniste a conclu. Si vous allez rester quelques jours ici, je vous recommande de vous détendre. Sinon, cela va empirer. Sortez les soirs, saoulez-vous et amenez de la compagnie, je ne vous chargerai pas pour ça si vous vous débarrassez de vos amies avant que mon collègue du jour n'arrive. Le moins sobre que vous restez dans votre chambre, le moins vous aurez à subir les assauts de la *manigua*.

D'un geste ferme, mais pas brusque, il m'a arraché le volume des mains.

— Réessayez l'appel à 7h du soir, après mes nouvelles du foot, il a ajouté en rangeant le dictionnaire sur l'étagère.

Puis il a pris le crayon et a continué à remplir les cases des mots croisés.

Épisode 3. Le 1er décembre 1993, le soir.

Avec la fenêtre entrouverte pour atténuer la suffocation, les échos de bars et de billards à proximité se filtraient dans ma chambre. De faux rires de femme s'entremêlaient aux trompettes. Les insectes volaient aussi autour de ma tête et de la lampe où brillait un soleil minuscule. Je m'étais mis à travailler dans mes cartographies hydriques de Caquetá, l'étendu de fleuves, de llanos et de forêt dont Florencia est la capitale éloignée. J'étais concentré sur l'emplacement exact de Villa Granate. Ce hameau n'apparaissait pas sur la carte. Ni la rivière Anaconda qui le traversait avec quelques méandres. Grâce aux coordonnées géographiques, j'avais tracé un cercle rouge pour définir l'établissement humain de la zone et une ligne bleue pour représenter cet affluent du fleuve Caquetá.

J'avais entrepris ce voyage pour trouver les vestiges d'un fleuve d'eau salée préhistorique et d'origine souterraine. Selon mes calculs, je pouvais affirmer que ce fleuve apparaîtrait bientôt. J'espérais ne pas rater cet événement et s'il me fallait parler avec un chef quelconque de la guérilla pour avoir un sauf-conduit, j'étais prêt à m'y aventurer. Mais on ne croit pas à l'âme avant de négocier avec le Diable...

Ma conviction s'appuyait sur deux vieux ouvrages qui parlent d'un fleuve fantôme revenant au même endroit avec une certaine irrégularité, parfois mesurée en plusieurs

décennies ou en siècles. Lorsque le fleuve arrive, il emporte tout ce qui se trouve sur son passage : des arbres, des animaux, des constructions. Puis il disparaît en laissant derrière un chemin riche en minéraux.

Le premier à avoir écrit sur ce fleuve a été un missionnaire capucin vers la fin du dix-neuvième siècle. S'étant égaré du chemin devant l'amener à la mission de son ordre au Putumayo, le Frère Benedetto, sous un parapluie qui le protégeait des averses et du soleil, a traversé dans sa valse le labyrinthe de ruisseaux et de canaux. Avant de succomber aux maux de la jungle, il a découvert la berge verdoyante et pleine d'ombres que longeait la rivière Anaconda et qui deviendrait Villa Granate soixante ans plus tard. Les autochtones l'ont accueilli et ont prodigué les soins nécessaires. Puis, après la guérison et déjà vigoureux, le saint-homme a bâti une chapelle pour remercier et évangéliser ses sauveurs. Mais ceux-ci, pas du tout intéressés par la mythologie judéo-chrétienne, fade et abstraite pour cette région d'action et de survie, préféraient plutôt raconter leurs histoires à cet homme qui les amusait avec les petits serpents d'encre qu'il griffonnait.

Et c'était ainsi qu'ils l'ont dévoilé l'existence d'un fleuve-serpent transparent qui gicle des profondeurs de la terre.

Le Frère Benedetto ne portait pas de jugement à tout ce qu'ils lui disaient et se contentait de transcrire. À la fin de la journée, après avoir relu toutes ses notes, il clôturait avec une réflexion très chrétienne adressé à son ordre. Il priait une dernière fois avant de se coucher. Mais quelque chose au fond de lui luttait contre sa foi et l'empêchait de dormir avec tranquillité.

Une nuit de septembre de 1895, un tremblement de terre l'a jeté hors de sa couchette et un vacarme

apocalyptique a gelé son sang. Voici ce qu'il a rapporté après:

Un grand lac s'est formé au cours d'une nuit et son eau était imbuvable parce qu'elle avait le goût du sel que l'on retrouve dans la mer. Deux jours plus tard, ce lac s'est transformé en lacune. Alors, ces Enfants de la Nature, le cœur rempli de joie, s'y sont lancés et ont plongé dans la boue pour ressortir avec le corps couvert en or et en diamants. D'après eux, la Mère de la Rivière Anaconda offrait tout cela en cadeau. Notre Dieu n'a pas l'habitude de nous gratifier avec de telles merveilles. Au contraire, on dirait qu'Il se réjouit de nos souffrances. Je dois confesser que je me laisse traîner par la croyance en un fleuve qui revient tous les siècles, rempli de trésors. Ces Enfants de la Nature ont toujours vécu dans l'Eden. C'est nous, les descendants d'Adam, d'Ève et de Caïn, qui devons marcher dans le désert pour retrouver le Salut. Bienheureux ceux qui ont vu le fleuve. Maintenant, je me baigne aussi dans sa boue.

C'est la dernière page qu'a écrit le Frère Benedetto.

Le deuxième ouvrage qui parle du fleuve fantôme appartient à un ingénieur allemand qui a collaboré avec l'armée colombienne pendant la guerre contre le Pérou en 1933. Dans une exploration de la zone de la rivière Anaconda, Hans Scholl s'est rendu dans les ruines de la chapelle du Frère Benedetto et, entre les débris, il a trouvé les écrits du religieux. Il les a lus et s'est intéressé à cette histoire des sédiments d'or et de diamants laissés par ledit phénomène. Il a décidé de s'y installer pour faire des études du sol et des sources d'eau de la région. Il a réuni des

feuilles remplies de ses calculs, des cartographies et des notes sur les prospections dans un portefeuille en cuir de caïman.

C'est le hasard qui a voulu que je tombe sur ce portefeuille, qui contenait aussi les écrits du Frère Benedetto, lorsque je fouillais, un dimanche désœuvré, dans les bijoux d'un vieux bouquiniste qui avait un kiosque au marché aux puces de Bogotá. J'ai perdu beaucoup dans le marchandage, mais je suis parti avec ce cuir de caïman et l'information qu'il y avait dedans. C'était la naissance de mon obsession avec le Fleuve Fantôme, *Der Geisterfluss*, comme Scholl l'a baptisé.

Le plus important chez l'ingénieur francfortois réside dans la découverte d'un canal desséché où il a constaté la présence de plusieurs couches de minéraux semblables au quartz qui se répétaient avec irrégularité. Le Fleuve Fantôme devait passer toujours par le même lit ou canal, mais pas avec l'exactitude des cent ans, comme le mentionne le Frère Benedetto. Scholl croit que c'est plutôt l'accumulation de l'eau de pluie qui fait déborder ce fleuve sous-terrain. Mais cela n'explique pas pourquoi cette eau serait salée.

Je me demande si le bassin des Guyanes pourrait être au-dessus d'une mer souterraine, des Caraïbes amazoniennes underground, un monde caverneux imaginé par Jules Verne. Le Fleuve Fantôme serait plutôt un courant marin qui émerge et qui répond à un cycle pas si irrégulier comme Scholl prétendait, mais pas aussi exact, comme le décrivait le moine capucin. Et si je pouvais assister à la prochaine apparition du *Geisterfluss* ?

Soudain, mes paupières sont devenues lourdes et je m'étais rendu compte que j'avais oublié de descendre à la réception pour appeler ma mère. Je me sentais coupable,

mais la fatigue me regagnait en même temps que je bâillais. Le lit me semblait un îlot irrésistible, malgré les draps salis par l'humidité. De tout mon poids, comme un moine perdu sur une valse dans les Amazones, je me suis effondré sur le matelas. La lampe est restée allumée avec une gravitation de mites et d'autres créatures nocturnes. Et, dans un autre endroit de la Terre, Doña Randa passerait une autre nuit sans avoir des nouvelles de son fils, le rêveur.

Épisode 4. Le 2 décembre, tôt le matin.

Le chant des oiseaux m'a fait réveiller dans la fraîcheur de l'aube. J'ai remarqué que j'étais nu sous les draps. J'avais l'impression d'avoir été bercé toute la nuit par une main géante, suave. Grâce à la clarté, j'ai pu voir une petite plume collée au tourbillon de ma poitrine. Je me suis relevé. Mes vêtements de la veille étaient soigneusement pliés et rangés sur une chaise, à côté des valises et du portefeuille en caïman-talisman, comme si ma mère ou une épouse bienveillante l'avait fait à ma place. Avec cette sensation de flottaison, et dans la torpeur de ne pas me souvenir si j'avais eu le temps pour me déshabiller et me disposer à dormir de cette manière, moi toujours habitué à porter un pyjama malgré la chaleur, j'ai mis mes sandales et enroulé une serviette autour de ma taille. J'ai fermé la fenêtre pour arrêter la circulation de plumes et d'insectes dans la chambre. Peu à peu Florencia se mettait debout. Après mes commissions, j'irai acheter un ventilateur pour supporter une autre journée ici, je me suis dit.

Mon savon et mon shampoing dans une main, des jeans et un t-shirt dans l'autre, je suis descendu à la cour intérieure du bâtiment où se trouvait la seule douche pour tous les hôtes. Entre les cordes à linge, un évier en béton et

un lavabo dont la porcelaine était teintée par la crasse, le rectangle vertical d'un miroir me regardait. C'était *El Turco*, Le Turc, comme on me surnommait en dehors de Barranquilla et de la Costa. Il me voyait de ses yeux cernés, sa barbe noire qui collait bien aux carrures de la mâchoire. Beau, d'après certaines femmes, pas assez pour celles qui m'ont brisé le cœur, cet homme que je suis et qui s'appelle Sebastián a ébauché un sourire. Sebastián ou Sébastien Walid Saad, fils d'Omar Saad et de Doña Randa, deux Libanais qui ont dû fuir la guerre civile de 1975, avec deux préadolescents à la dérive, ma sœur Hidaya et moi, suivant le chemin de l'Amérique espagnole par recommandation de mon oncle Amine qui leur avait dit que le Paradis se trouvait à Maicao, dans la Guajira désertique, en Colombie, terre lointaine. Plus habitués à parler ce français international et diplomatique de la bourgeoisie intellectuelle du milieu du vingtième siècle, nous avons commencé à apprendre le castillan dans sa déclinaison caribéenne et avec tout le vademécum des marchands voyageurs.

Mon père avait l'habitude de m'amener à travers toute la vallée du fleuve Magdalena pour vendre les marchandises que la famille importait. Je suis devenu hydrologue à force de contempler l'accouplement de ce fleuve avec cet autre géant, le Cauca, kilomètres avant de se jeter à l'Atlantique comme un cachalot. As-tu vu le Nil, papa? Je lui demandais. Il acquiesçait. Un jour, tu le connaîtras, fiston, me disait-il en me passant la main par les cheveux. Et les fleuves ont peuplé mon imaginaire comme s'ils descendaient avec furie de la Sierra Nevada ou du point plus élevé de cette planète. Je délirais comme Christophe Colomb devant la source de l'Orénoque et sa Terre en forme d'un sein de femme.

Le Turco et moi nous épiions dans le miroir, encore dans cette rêverie-souvenir de l'adolescence, lorsque j'ai

remarqué encore des plumes nichées dans ma barbe. Elles se présentaient en couleurs inusitées : mauves, fuchsia, rose pâle. Quel genre d'oiseaux volent-ils au Caquetá? Ou un ange m'avait-il rendu visite la veille?

Je les ai enlevées, j'ai déposé mes vêtements sur un coin de l'évier et je suis entré dans la cabine de la douche. Mes sandales encore mises sur le carrelage noirci, glissant et cassé autour du drainage, sans grille, puits direct au centre de la Terre. J'ai accroché ma serviette, mon carré de savon et ma bouteille de shampoing, de petits formats de voyageur que je tenais serrés dans mon poing, la pesanteur du reste de mon corps résistant le vortex. J'ai tourné le pommeau et un petit flot froid a jailli pour me rappeler qu'il y avait moins d'un an, ce pays, si riche en sources hydriques, vivait une période de sécheresse et de rationnement d'eau et d'électricité. El Niño de 1992 avait marqué une rupture dans ma carrière d'hydrologue. Le contrat pour le barrage de San Rafael, un projet titanesque dans lequel je supervisais des ingénieurs depuis 1990, a été annulé parce que la rivière qui était censée fournir les rapides pour activer des turbines était devenue un filet misérable. Misérable comme la douche qui tombait en ce moment sur ma tête. Sans emploi, j'ai alors repris l'idée de trouver le Fleuve Fantôme qui me hantait depuis la découverte du portefeuille de Scholl et du Frère Benedetto, lorsque j'étais encore un universitaire à la recherche d'un sujet pour ma thèse. J'ai annoncé la nouvelle à ma mère : « Maman, je pars pour le Caquetá ». Et doña Randa a levé les bras vers le Ciel et, en pleurs, a supplié Allah. Et me voilà, dans cette cabine sale, dans cette cour carrée de cet hôtel nommé *La Manigua*, en plein cœur de Florencia, sous le ciel amazonien qui commençait à s'ouvrir avec ses rayons brûlants d'un autre jour de décembre, mois de chaleur accablant.

Un épisode tous les lundis

<https://lefleuvefantome.blogspot.com/>